

La météo

Peu de gens peuvent se prévaloir, avant trente ans, d'un talent pour parler du temps qu'il fait.

On en connaît, à soixante, qui ne savent toujours pas. Qui vous regardent en dessous en augurant de la pluie, du froid, du soleil. Qui sont trop vite d'accord avec vous – et pourtant, ce que vous pouvez être contrariant ! On a envie de leur dire : « Cessez de faire semblant. » Quarante années passées à ne pas voir le temps, il y a de ces commerçants fourbes. Il n'y a pas loin, surtout, à ce qu'on ne revienne plus.

Il faut, dans l'explication du vent qu'on respire depuis ce matin, de l'expérience, de la franchise, et de la finesse, c'est-à-dire ce goût qu'on a de vouloir parler des choses sans en parler, d'avancer masqué, mais que celui qui a des oreilles entende.

Ou alors : la vue est juste, et vous êtes le roi.
Ou alors : on se dandine d'un pied sur l'autre, le sourire à la fois content et mystérieux, le soleil était rouge à l'aube, vous ne vous êtes pas levé assez tôt, voilà tout. Et c'est vrai (mais on en sait autant sur l'autre, qui se sera réveillé, lui, avant l'aurore).

Cela se mesure. Chacun de humer l'air. De peser le poids des nuages. De chercher sur l'horizon un signe que l'autre n'a pas vu. Il y a là-dedans comme des astuces de bretteurs : « Souvenez-vous, il y a cinq ans... » – « Ma tante qui habite ici depuis... ». Ça sent le café, encore, dans le magasin, et même sur la place.

On délivre à petits pas des sous-entendus. Les caractères apparaissent sans détour. Voici le noir, pour qui une embellie ne dure jamais longtemps, et cette belle neige se transformera fatalement en gadoue ; le prédicateur, pour qui les saints du calendrier sont une aubaine ; l'ancêtre-né, car de son temps... Le vérificateur, qui tapote son baromètre du bout du doigt, et qui possède des thermomètres, tant au nord qu'au sud de sa maison, où s'inscrivent les minima, les maxima. Sa cible préférée : le perpétuel étonné, pour qui il n'a jamais fait si froid, ou si chaud.

Voici enfin mon favori : l'homme étant le

meilleur ennemi de l'homme, c'est à lui qu'on doit ces brusques changements de température. Les bombes atomiques, le défrichement de l'Amazonie, la construction de barrages : autant de cartésiennes réponses à l'inouï du soleil, de la lune, des étoiles et de l'atmosphère.

À tout cela, qui est à la pointe, il faut une base : le temps prédit en haut lieu. On ne lit plus guère, hélas ! celui qu'annoncent les journaux, cette pauvre petite carte de France désormais reléguée près de l'ours, des résultats de la loterie et des mots croisés, quand il y en a. Ce n'est pas non plus celui de la télévision, comme nous le verrons plus tard. Non, le temps qu'il fait, pour des âmes bien nées, c'est de la radio qu'on le tient. À preuve : ces bulletins de météo marine, dispensés nulle part ailleurs, et qui ne craignent pas de nous intéresser aux zones de Viking, Utsire, Forties, Cromarty.

C'est là que resurgissent, intactes, les couleurs des cartes Bordas qu'on accrochait aux tableaux noirs à l'aide de clips en fer, et que les instituteurs de la République commentaient avec le sérieux des choses qui sont une fois pour toutes. Le Massif central. Le Couloir rhodanien. Le Bassin parisien. Des vents de force 7. Il neigera au-dessus de mille mètres. Pour un peu, on évoquerait la chaîne hercynienne et le

crétacé. Rien qui ne soit frappé, là-dedans, du sceau de la méthode, du sérieux et de l'information nationale.

C'est ce qu'on va voir.

Car, le moment de se raser passé, à l'heure où bout la cafetière, ceux qui parlent du temps qu'il fait n'ont de cesse de se coller à la vitre, et de vérifier l'absence de prévision du brouillard, le coin de ciel qui contredit la couverture nuageuse, la bruine alors qu'il aurait dû faire beau (et toujours à la veille des vacances, comme s'ils le faisaient exprès).

Ils se sont trompés, dit-on avec l'ombre d'un juste courroux, et une pointe de satisfaction. C'est qu'on ne nous la fait pas, à nous qui vivons dans ces villages, à l'ombre de ces collines. Ces beaux messieurs de la capitale, qui savent tout sur tout, n'ont pas honte d'annoncer de telles conneries ? On se demande ce qu'il en va du reste. On est persuadé, surtout, de ce que le peuple a raison : les grandes idées, les dépressions à 1 100 millibars, les flux d'est en ouest... On joue province contre Paris, et la commune contre le monde.

Il n'empêche : dans cet art de la température qui confine à celui de la conversation, ne pas omettre – au début, si cela s'engage mal, au

milieu si la discussion est déjà formée – un « Pourtant *ils* ont dit que... ».

Alors, définitivement, on est entre soi.

On doit chercher, dans le succès de la météo à la télé, des clefs qui n'obéissent pas au pur intérêt pour le temps qu'il fera. Il s'y passe quelque chose de plus, comme cet engouement pour certains bars, et nous ignorons ce qui se trame en étage. Les chiffres sont trop souvent approximatifs, les prévisions, aléatoires. On ne s'y retrouve bien que sur l'air du « Comme vous avez pu le constater ».

Il faudrait les chercher, ces clefs, dans les commentaires des présentateurs, dans ces charmeurs « Nos amis de Nantes », « Tous ceux qui nous écoutent sur la Côte d'Azur » ou « à Biarritz », rarement, je l'ai constaté, le long de l'Ardenne belge.

C'est que, le long de l'Ardenne belge, nous ne connaissons personne. Mais s'il apparaît un soleil stylisé au-dessus de la côte atlantique, aussitôt l'on songe à ces vacances passées à La Baule. Tu te souviens, la longue plage ? C'est la patronne de la pension qui doit être contente, avec un temps pareil. Un nuage, traversé du pointillé de la pluie, flotte-t-il sur l'est ? Il fait

toujours mauvais là-bas. On voulait excursionner depuis Strasbourg. On n'a pas pu sortir de la voiture.

Le règne de Paris – qu'on n'appelle plus qu'Île-de-France – s'estompe ; voici venu celui de la province, et si nous n'en sommes pas tous issus, du moins y a-t-on laissé une partie de sa parentèle. Sous ce zéro pointé à midi se cachent l'oncle de Lyon, la grand-mère de Lille. Dans la capitale, des bougnats prennent des nouvelles de l'Aubrac. À Marseille, des fonctionnaires rêvent à la Corse. En Corse, on prie pour le petit, qui est monté à la capitale.

Il flotte dans l'air, à l'heure de la météo, comme un parfum d'immédiat après-guerre. Ah ! qu'on ne vienne pas nous parler de l'Europe ! C'est la France de Trenet, de Pourrat et de Marcel Aymé, avec ses agriculteurs et ses quincailliers, qui s'en revient hanter, dans l'odeur du poireau-vinaigrette, et sur la toile cirée imitant le vichy, la conscience du téléspectateur – et, pour manger, maman a ôté son tablier.